



PROCHE - ORIENT	ASIE	IDÉES
GAZA, GÉNOCIDE ANNONCÉ. Un tournant dans l'histoire mondiale. – Gilbert Achcar <i>La Dispute, Paris, 2025, 240 pages, 20 euros.</i> Dans la multiplicité de leurs formes, les colonialismes inversent systématiquement les rapports de domination par le biais des mythologies nationales qu'ils fabriquent. L'axiologie de ces entreprises peut se résumer en un seul énoncé : <i>« C'est le colonisé qui persécute le colonisateur. »</i> Pour Gilbert Achcar, le fait colonial, surtout lorsqu'il est de peuplement, d'expropriation et d'expulsion, porte en lui une potentialité génocidaire. Ainsi, la justification de l'anéantissement des civils de Gaza s'inscrirait dans l'intensification de ce qu'il avait déjà nommé la <i>« guerre israélo-arabe des récits »</i> (Actes Sud, 2009). Dans cette perspective, la colonialité d'Israël, <i>« qui a perpétré le premier génocide – dans la pleine acception de la notion qui inclut l'intentionnalité – exécuté par un État technologiquement avancé depuis 1945 »</i>, est continuellement réécrite <i>« comme la dernière bataille contre le nazisme »</i>. Nazifier les colonisés revient alors à faire de ce génocide une noble entreprise de lutte contre le racisme. FARIS LOUNIS	ESCALES ARMÉNIENNES. – Tigrane Yegavian <i>Erick Bonnier, Paris, 2025, 500 pages, 25 euros.</i> Où est l'Arménie ? Dans ses chroniques pour le mensuel <i>France Arménie</i>, le chercheur Tigrane Yegavian donne à voir une diaspora aux multiples visages, de Bolis (Istanbul en arménien) au Liban, de Chypre à Deir Ez-Zor (Syrie). ... sur fond d'impossible retour au « Yerguir », la terre ancestrale désertée depuis le génocide. Il évoque les Hamshins, ces crypto-Arméniens islamisés de l'est de la Turquie, la République d'Arménie, la nouvelle terre perdue de l'Artsakh (Haut-Karabakh)... Interrogeant les confrontations politiques au sein de la diaspora française, le rôle – national, culturel ou spirituel – de l'Eglise arménienne, les usages et les évolutions de la langue, l'émergence d'une littérature qui n'hésite pas à mettre à mal le stéréotype d'un « peuple de moustachus » cultivant sa nostalgie, Yegavian rappelle que si le fait diasporique est consubstantiel à l'identité arménienne, et non pas seulement depuis les tragiques événements de la première guerre mondiale, mais depuis un millénaire au moins, elle ne peut se concevoir que sous la forme de réseaux globalisés, la « tradition » elle-même devant être <i>« non colonisée ni dépendante de partis ou de chapelles »</i>. JEAN-ARNAULT DÉRENS	FAIRE TAIRE LE PASSÉ. Pouvoir et production historique. – Michel-Rolph Trouillot <i>Lux, Montréal, 2025, 280 pages, 23 euros.</i> La traduction de ce livre paru en 1995 aux États-Unis va permettre au lectorat francophone d'accéder à ce classique de l'historiographie anglo-saxonne écrit par Michel-Rolph Trouillot (1949-2012), <i>« penseur critique réfractaire aux disciplines »</i>, ainsi que le présente l'historien Enzo Traverso en préface. Trouillot élabore une analyse de l'histoire aux implications très concrètes. <i>« Il est plus important de savoir comment l'histoire fonctionne que de déterminer ce qu'elle est. »</i> Ce qui l'intéresse, c'est le <i>« processus de production historique »</i> et les moments au cours desquels des silences peuvent y intervenir. Il en identifie quatre, allant de la <i>« création des faits »</i> à leur <i>« signification rétrospective »</i>. Partant de l'idée que <i>« tout récit historique est un faisceau de silences particulier »</i>, il développe plusieurs cas, parmi lesquels la révolution haïtienne occupe une place notable. Trouillot en était spécialiste, et il livre des analyses d'une grande finesse, et l'instar du chapitre consacré au silence entourant la figure du colonel Sans-Souci, esclave bossale qui <i>« joua un rôle majeur dans la révolution haïtienne »</i>. HÉLÈNE FERRARINI ABUNDANCE. – Ezra Klein et Derek Thompson <i>Avid Reader Press - Simon & Schuster, New York, 2025, 304 pages, 30 dollars.</i> Les États-Unis se seraient égarés dans un <i>« récit de la finitude »</i>, celle des ressources et des perspectives économiques, contraire au <i>« caractère national »</i>, regrettent les auteurs de ce texte, devenu une référence au sein d'un establishment démocrate passablement perturbé. Respectivement journalistes au <i>New York Times</i> et à <i>The Atlantic</i>, Ezra Klein et Derek Thompson, en appellent, au nom du pragmatisme, à <i>« un progressisme qui bâtit »</i>, et qui dépasse les clivages habituels (public-privé, État-marché) afin d'atteindre ses objectifs : plus de logements ; plus de ressources énergétiques (nucléaire et renouvelables) ; plus d'infrastructures. Que les politiques économiques menées depuis un demi-siècle conviennent très bien à certaines strates de la société leur importe peu. Ce qui les indigne, c'est bien plutôt un progressisme qui selon eux fétichise les normes et les règlements, aux dépens de l'action, cette gauche séduite par la « décroissance », qui serait le pendant de la vision trumpiste d'un monde à somme nulle – alors que pour ces nostalgiques d'un centrisme aujourd'hui en pleine crise de confiance, l'<i>« abondance énergétique »</i> est enfin à portée de main. HARRISON STETLER BORGES ET LA CHINE. – Sous la direction d'Alberto Manguel, Stéphane Feuillas et Brigitte Duzan <i>Maisonneuve & Larose – Hémisphères, Paris, 2025, 292 pages, 24 euros.</i> L'écrivain argentin n'y a jamais posé le pied. Pourtant, la Chine irrigue toute son œuvre. C'est que cette terre lointaine, Jorge Luis Borges (1899-1986) l'appréhende en tant que lecteur. Fruit d'un colloque tenu au Collège de France en 2023, cet ouvrage érudit propose d'<i>« explorer le rayon chinois de sa bibliothèque-monde »</i>. Une dizaine de chercheurs pistent les références dans ses écrits, allant de textes classiques comme <i>Le Règne dans le pavillon rouge</i>, de Cao Xueqin (XVIII^e siècle), ou <i>Au bord de l'eau</i>, de Shi Nai'an (XIV^e siècle), à une pluralité de symboles (jardin, muraille, palais, encyclopédie, êtres imaginaires), en passant par les figures illustres comme Tchouang-tseu/Zhuang Zi. Si les approches divergent, toutes s'accordent sur un point : dans l'univers borgésien, la Chine est <i>« résolument antihistorique, uniquement textuelle »</i>. Autrement dit, elle l'aide à bâtir sa narration labyrinthique afin de permettre au lecteur d'entrevoir une multitude de possibles et d'emprunter diverses bifurcations. Borges aurait construit <i>« sa propre version de l'orientalisme »</i>, loin de tout surplomb. ROBINSON JOUSNI
EUROPE	AFRIQUE	
NOTES SUR LES RIVIÈRES D'ATHÈNE S. – Sylvain Maestraggi <i>Zoème, Marseille, 2025, 64 pages, 18 euros.</i> Textes et photographies, fac-similés de carnets, images d'archives et nombreuses citations allant de Sophocle à Ursula K. Le Guin en passant par Novalis ou encore Mike Davis, pour ces <i>Notes</i>, consacrées aux rivières d'Athènes, pour la plupart enfouies sous le béton et canalisées au cours du xx^e siècle. C'est une exploration de ces espaces qui est proposée. Les photographies répertorient les architectures insolites et la végétation variée qu'on trouve aux abords de l'eau : passerelles, pontons, roches, piliers, tuyaux, blocs de béton, autant de signes se mêlant aux racines, aux feuilles, aux ruches, aux ombres des arbres, à quelques silhouettes d'enfants aventuriers. Le cœur du texte de Sylvain Maestraggi décrit de longues marches aux quatre coins de la ville, par exemple à Elaionas, où la rivière du Prophète Daniel traverse la zone industrielle et le marché aux puces investis par la communauté rom, ou encore dans le cimetière du Céramique où l'Eridanos ressemble à <i>« une mare qui dort entre deux murs à l'ombre de jeunes platanes »</i>. Pour conclure, le livre évoque ce slogan athénien : <i>« Le béton nous a noyés, pas les rivières ! »</i> CLÉMENT BONDU	HISTOIRE DE L'AFRIQUE LUSO-PHONE. – Armelle Enders et Michel Cahen <i>Chandeigne & Lima, Paris, 2025, 245 pages, 15 euros.</i> Moins connu que d'autres acteurs de la colonisation du continent africain, le Portugal y a pourtant joué un rôle majeur du xv^e siècle (traite négrière) à 1975, date de l'indépendance de ses dernières colonies dans la foulée de la « révolution des œillets ». Après la perte du Brésil en 1825, la volonté impériale de Lisbonne se recentre sur le continent africain. Les historiens Armelle Enders et Michel Cahen éclairent cinq cents ans d'histoire de l'Angola, du Cap-Vert, de la Guinée-Bissau, du Mozambique et de São-Tomé-et-Principe. « L'Afrique de la dictature (1926-1974) » décrypte comment l'« État nouveau » du dictateur António Salazar a d'emblée fait de l'impérialisme portugais <i>« un de ses dogmes essentiels »</i>. Pour la dernière période, les auteurs consacrent de longues pages au <i>« solde postcolonial (1990-2020) »</i>, en présentant les <i>« histoires séparées »</i> des cinq pays étudiés, après leur indépendance, et en interrogeant la notion de « lusophonie ». La monographie de l'Angola expose, par exemple, les mécanismes par lesquels la troisième guerre civile qui a ravagé le pays (1992-2002) a porté au pouvoir une <i>« nomenclatura pétrolière »</i>. OLIVIER PIOT AFRIQUES : IDÉES REÇUES SUR UN CONTINENT COMPOSITE. – Sonia Le Gouriellec <i>Le Cavalier bleu, Paris, 2025, 184 pages, 21 euros.</i> Chaque ouvrage qui entreprend d'infirmier les nombreux préjugés qui circulent au sujet du continent africain est bienvenu, notamment lorsque son argumentation est pédagogique. C'est le cas du travail de Sonia Le Gouriellec, maîtresse de conférences à l'Université catholique de Lille, dont les travaux portent notamment sur la Corne de l'Afrique. Si elle revisite des classiques « Les Africains n'ont pas d'histoire », « L'Afrique n'est pas mûre pour la démocratie », « Les migrants d'Afrique envahissent l'Europe », elle traite aussi d'idées reçues plus inattendues. « Les Africains ne sont pas politisés » : elle souligne qu'existe une <i>« société civile active »</i>, dans de nombreux pays du continent. « Les Africains sont très religieux » : même si l'islam et le christianisme sont effectivement répandus, l'animisme, très présent, <i>« n'est pas une religion en soi, mais l'étiquette donnée aux systèmes de croyances africaines »</i>. Enfin, « Il n'y a pas de création africaine » : pourtant, depuis 2001, <i>« l'industrie de la musique en Afrique subsaharienne génère davantage de revenus que le coton, le tabac ou le café-cacao »</i>. O. P.	
CARAÏBES		
PEUPLE DE GUADELOUPE. Dire « nous » après l'esclavage et la colonisation. – Ary Gordin <i>Éditions de l'EHESS, Aubervilliers, 2025, 328 pages, 24 euros.</i> La grève générale du début 2009, organisée par le mouvement Liyannaj Kont Pwofitasyon (Collectif contre l'exploitation outrancière, LKP) a fait connaître les réalités socio-économiques ainsi que la situation politique singulière de la Guadeloupe au sein de la république. C'est l'identité guadeloupéenne, revendiquée dans les années 1960 par les indépendantistes comme constitutive d'un nationalisme afro-centré fondé sur la critique anticolonialiste et marxiste de la départementalisation, qui est étudiée dans cette enquête locale effectuée auprès de Guadeloupéens d'origine africaine, indienne et békée. Toutes les tendances politiques sont représentées, du LKP aux anti-indépendantistes. Selon Ary Gordin, anthropologue, chargé de recherches au CNRS, les affirmations minoritaires d'origine indienne ou békée, ainsi que leurs hybridations culturelles, remettent en cause cette construction afro-centrée : au-delà des tensions identitaires fondées sur l'ethnicité et le statut socio-administratif, c'est le mouvement incessant de créolisation qui offrirait la perspective d'une intégration communautaire. DOMINIQUE DESBOIS		
SPORT		
PASSION SANG ET OR. Histoire des supporters du Racing Club de Lens. – Mathieu Monoky <i>Les Éditions de l'Escaut, Avesnes-le-Sec, 2025, 128 pages, 19,50 euros.</i> Le Racing Club de Lens, fondé en 1906, occupe une place à part dans le football professionnel français. Son histoire reste profondément liée à l'exploitation du charbon dans la région. Ainsi, les Houillères, nationalisées à la Libération, ont essayé de mettre l'engouement autour des Sang et Or au service de la paix sociale dans l'entreprise. Mathieu Monoky retrace ce lien fort entre une identité locale marquée par l'univers de la mine et le monde des supporters, depuis l'époque des « gueules noires » qui s'endimanchaient pour venir soutenir leur équipe jusqu'à l'apparition, au début des années 1990, du mouvement « ultra », dont les Red Tigers. Il démontre notamment comment le supportérisme, après la fermeture des puits, a construit une forme de continuum dans l'imaginaire collectif. Le club permet ainsi désormais aux habitants de s'approprier ce passé, de le revendiquer fièrement. NICOLAS KSSIS-MARTOV		

LITTÉRATURES

Faire entrer l’avenir

Soixante Kilos de coups durs
de Hallgrímur Helgason

Traduit de l'islandais par Éric Boury, Gallimard, Paris, 2026, 672 pages, 28 euros.

FIGURE centrale de la littérature islandaise, dessinateur renommé, Hallgrímur Helgason, né en 1959, poursuit avec *Soixante Kilos de coups durs* la saga historique inaugurée par *Soixante Kilos de soleil* (Gallimard, 2024) – mais avoir lu le précédent n'est pas indispensable pour s'attacher au plus récent (1). On est en 1906. Le héros, Gestur Eilífsson, a maintenant 18 ans. Il vit avec « son père Lási et sa belle-mère Grandvör, Snjólka sa fille simplette et son jeune fils borgne Olgeir (...) à la ferme sans terres de Strönd, sur la rive nord de l'Eyri », une ferme si liée à la mer qu'elle ressemble parfois à un bateau. Humidité, promiscuité, froid, fatigue, projets d'avenir impossibles : la pénurie régit les jours, rétrécit l'horizon. Lási refuse de vendre la terre familiale à des entrepreneurs norvégiens. Le gain matériel serait clair : maison en bois et non plus en tourbe, chauffage... Mais la terre porte les morts, mémoire que l'échange monétaire ne peut neutraliser. Helgason fait de cette obstination une rationalité tragique : le progrès exige une dépossession. Gestur, qui entretient la famille, va chercher à gagner de l'argent à Segulfjörður, un port, qui pendant six semaines chaque été, autour de la pêche au hareng, accueille un grand afflux de marins norvégiens, et connaît *« beuveries, bagarres et luxure »*. Typologie sèche, cartographie d'un port : le roman énumère *« les garçons et les souillons, les marchands et les ivrognes »* ; luient *« les champs rouges de sang »* ; le sexe et la mort tiennent le fjord sous leur emprise. Il y a des viols, des meurtres. Gestur est amoureux, de travers, le texte dialogue ainsi avec la tradition du roman réaliste islandais, dans le sillage de Halldór Laxness (1902-1998), dont il durcit certains acquis. Nuits intenses, échauffourées *« luisantes d'écailles et d'entrailles »*, la ville bascule dans une économie de l'excès. La circulation des capitaux, des hommes, des marchandises accélère les rythmes, fragilise les existences, signe l'entrée dans la modernité.

La filiation travaille les esprits avec la même vigueur. L'obsession nationale pour la généalogie se heurte à la réalité des paternités incertaines. Gestur change de patronyme pour un nom qui fait de lui *« un presque Norvégien »*, et la décision que cela suscite s'achève en poème : *« Suis-je du marchand Kopp le fils / Ou d'un autre le rejeton ? / Pourtant, ce serait mon délice / D'être enfant de toute la nation. »* La lignée devient fable : la nation entière tient enfin lieu de père, loin des Danois et des Norvégiens.

Séquences brèves, blocs juxtaposés, coexistence du burlesque et du cruel : la phrase de Helgason progresse par reprises et suspensions, comme si l'écriture refusait toute continuité factice. *Soixante Kilos de coups durs* a ainsi une identité rare : un roman épique, tissé d'humour, paillard et gaillard, lyrique et grandiose, qui pense par la description, et compose une histoire collective sans héroïsme, une modernité sans mythe, une nation sans origine sûre. Helgason prolonge Laxness à sa façon : même obstination réaliste, même refus de la consolation ; mais une écriture réglée sur la saison, sur l'à-coup. La modernité n'y a pas de visage, mais une cadence. L'auteur fait entendre ce tempo, cette musique sèche qui, à elle seule, produit l'intelligence politique de cette fresque ample et enlevée.

PALOMA HERMINA HIDALGO.

(1) On peut lire également : *101 Reykjavík*, Actes Sud, Arles, 2002, et *Le Grand Ménage du tueur à gages*, Presses de la Cité, Paris, 2014.

Born in the USA

villes où l'on arrive, poussé par l'urgence d'échapper à une destinée souvent malveillante. Avec ce roman obsédant, qui a obtenu le prix Pulitzer de la fiction 2024, Jayne Anne Phillips fait sonner *« un silence au-delà de toute peine »*, remue les ombres d'une histoire collective avec laquelle le présent n'en a pas fini.

Dans les années 1930, la journaliste et romancière Sanora Babb (1907-2005) se rend dans un camp fédéral destiné aux petits fermiers de l'Oklahoma, du Texas et du Kansas, obligés de quitter leurs exploitations à la suite de la crise de 1929, et de catastrophiques tempêtes de poussière (le Dust Bowl). Ils partent pour l'Ouest et ses vergers. Sanora Babb, citoyenne très fermement de gauche (elle sera sur la « liste noire »), va dans l'immédiat les aider, et entend un peu plus tard les raconter. Elle a consigné des témoignages, et pris de nombreuses notes, pour écrire le roman de leurs pérégrinations forcées. Elle dit leur obstination à rester dans leurs fermes, même hypothéquées, leur capi-

tulation quand tout devient impossible, leur voyage vers la Californie, nouvelle terre promise où ils pourront travailler... Ils ne tardent pas à se rendre compte, une fois arrivés, qu'ils ne sont que des « nègres blancs », soumis à l'arbitraire des grands propriétaires agricoles, et à l'hostilité d'une population elle-même inquiète de son proche avenir. *Eux dont les noms sont inconnus* est écrit en 1937 (2). Il ne sera publié qu'en 2004. John Steinbeck avait eu connaissance des notes de travail de Sanora Babb, et s'en est inspiré. Quand elle donne son roman à son éditeur, il est trop tard : trop proche des *Raisins de la colère*, qui viennent de paraître, et connaissent un succès considérable.

ARNAUD DE MONTJOYE.

(1) Jayne Anne Phillips, *Les Sentinelles*, traduit de l'anglais (États-Unis) par Marc Amfreville, Phébus, Paris, 2025, 384 pages, 24 euros.

(2) Sanora Babb, *Eux dont les noms sont inconnus*, traduction et préface de Thierry Beauchamp, Éditions du Sonneur, Paris, 2025, 384 pages, 24,50 euros.